

# L'apprentissage des ZOUZOUTERIES

L'école supérieure de commerce à Lausanne n'étant pas ma tasse de thé, et cela même Papa l'avait compris, je me mis donc à la recherche d'une place d'apprentissage. Un copain plus âgé m'a soufflé à l'oreille qu'il allait terminer son apprentissage cette année-là et que son patron cherchait un nouveau petit jeune.

J'obtins donc grâce à lui un entretien avec M. Pomey, directeur de la société de transport international WITAG, Welte-Furrer SA à Genève, filiale du grand frère zurichois. Monsieur Pomey était un homme affable, bon vivant même si parfois un peu ronchon et qui ne manquait jamais une visite client en pays vaudois pour pouvoir se procurer Boutefas, saucisses aux choux et saucissons vaudois dont il était si friand. Parfois il nous ramenait même du << Taillé aux greubons >>, les Vaudois de l'Amicale apprécieront.

Je fus donc engagé pour un apprentissage d'employé de commerce-transitaire sur deux ans au lieu de trois. Cette dérogation à la règle accordée par les autorités était une première et tenait compte du fait que j'avais fait une année d'école supérieure et que dactylo, sténo, bases d'arithmétique commerciale et de compta étaient déjà acquis. Cela fit jurisprudence et tous ceux qui étaient dans la même situation purent par la suite en profiter. Yes , j'avais récupéré une année.

Me voici donc à nouveau dans le train tous les matins mais cette fois en direction du bout du lac. Le Lac Léman devenait désormais Lac de Genève. Par chance les bureaux étaient situés rue du Mont-Blanc donc à deux pas de la gare.



La rue du Mt-Blanc sous la neige

J'aimais bien mon boulot, c'était vivant, on était plus dans la théorie scolaire mais dans le feu des problèmes du quotidien et des exigences clients. Téléphones, télex,

expéditions, dédouanements au Port-Franc ou à la gare marchandise derrière Cornavin, ça bougeait dans tous les sens et ça me plaisait.

Comme tout nouvel apprenti ma première expérience professionnelle avait été préparée avec soin par mon collègue déclarant en douane. On m'envoya dédouaner un arrivage de grenouilles vivantes. Les grenouilles étaient bien là et avec application et le tarif douanier dans les mains je remplis la déclaration adéquate. Arrivé devant le fonctionnaire chargé d'apposer son sésame, il fit la moue et me dit : votre déclaration jeune homme n'est pas complète, vous avez omis d'inscrire le nombre de grenouilles mâles et le nombre de femelles et il me rendit ma déclaration sine die. Panique, consultation du tarif et des notes explicatives, rien sur la notion du sexe des batraciens. Je me voyais mal aller inspecter à la loupe chaque animal et tout d'un coup j'ai eu un déclic... ils me testent et rigolent de mon peu d'expérience. Je pris donc mon courage à deux mains, refit la queue au guichet du douanier et affirma haut et fort que le sexe des bestioles n'était pas exigé. Le fonctionnaire eu un éclat de rire, tamponna mon document et me dit : bravo, vous avez passé votre examen d'entrée. Rentré au bureau tout le monde a rigolé et Monsieur Pomey a sorti une bouteille de vin, vaudois, bien entendu.

Dans d'autres métiers cette mise à l'épreuve est aussi coutumière. Ainsi dans l'imprimerie on envoie l'apprenti chez un collègue chercher la pince à redresser les italiques.

En plus du travail, on y allait aussi souvent le samedi et parfois même le dimanche sans rechigner, il y avait les cours commerciaux et de transport. J'avais pas mal d'avance sur mes camarades, et le prof de compta et d'arithmétique expliquant ses théories au tableau noir, m'invitait à y participer avec un petit sourire malicieux car j'adorais lui exposer ma vision. Vous pouvez aussi utiliser la méthode de Vincent mais je pense que la mienne est plus sûre, disait-il, parfois un peu contrarié, en fin d'exposé.

Un employé de la société, Monsieur Sueur (ça ne s'invente pas), bon vivant et imposant par sa taille et son poids et qui effectivement transpirait beaucoup, m'avait pris sous sa protection. Il m'apprenait toutes les combines pour en faire le moins possible (on appelle cela l'intelligence des paresseux, disait-il), connaissait tous les bistrot sympas et m'emmenait avec lui boire des verres. J'ai ainsi écumé tous les troquets de la rue des Gares et autour du Port-Franc et même un peu-beaucoup-trop ceux des Pâquis.

Parfois cela durait tellement longtemps que je loupais bien sûr le train pour Nyon. Il téléphonait alors à ma mère et m'hébergeait chez lui, ou sa copine qui l'attendait patiemment préparait pour moi le canapé-lit du salon et le café du lendemain matin. On repartait travailler et Sueur, toujours aussi généreux, s'arrêtait en route pour acheter des croissants pour tout le personnel du bureau.

L'avantage d'un tel métier est que tu vois le transport de plein de produits différents, pas que des grenouilles balkaniques, mais aussi des serpents d'Amazonie, des tissus indiens, des cercueils (habités bien sûr), des meubles d'Italie, du caviar d'Iran, des frigos américains et parfois aussi des fûts Firmenich, j'en passe et des meilleures. Tout cela

arrivait ou partait en train, en camion, en avion d'où aussi quelques déplacements à l'aéroport ou nous avions notre propre bureau.

Un cas m'a à l'époque particulièrement marqué car il m'a démontré combien impitoyable pouvaient être certaines négociations. Je ne peux m'empêcher de vous le raconter. Chacun en pensera ce qu'il veut.

On m'annonce l'arrivée en gare de La Praille de trois wagons d'abricots frais en provenance d'Israël. Jusqu'ici c'était plutôt banal. Seule instruction : attendre le feu vert de l'acheteur et du vendeur avant de dédouaner. Le rendez-vous est fixé au pied des wagons. D'un côté le vendeur israélien longiligne et maigrelet sous son long manteau noir, de l'autre l'acheteur de la grande surface qui commence par M et finit par S, un valaisan rougeaud en jeans et veste de cuir et au milieu, les documents à la main, un jeune apprenti un peu intimidé : moi. On commence par inspecter la marchandise, 6 lots, soit 2 lots par wagon, on goûte, on calibre, on apprécie la maturation, l'emballage, la couleur, et Monsieur Valais fait des commentaires alors que Monsieur Israël subit, déconfit derrière ses petites lunettes rondes.

On redescend des wagons et on me demande de me tenir à l'écart car vient la négociation du prix. Discipliné, je vais fumer ma Gauloise bleue sans filtre un peu plus loin. De là je les vois discuter, palabrer, gesticuler. L'un devient toujours plus rouge, l'autre toujours plus blême. Un bon quart d'heure après on me fait signe, une décision est prise. « A moitié gros » n'achètera que 4 lots sur 6, à dédouaner immédiatement.



Que dois-je faire des 2 lots restants osez-vous demander ? Les détruire en présence d'un fonctionnaire pour éviter de payer droits et taxes, balbutie le grand mince. Je n'ai pas le droit contractuellement de les vendre ailleurs et les renvoyer serait trop cher et ils ne seraient plus mangeables à l'arrivée.

L'acheteur me tend le papier adéquat et s'en va fier de lui et un peu arrogant rejoindre sa grosse Mercedes noire. Le vendeur essuie une larme sur sa kippa et me donne l'ordre écrit de détruire les lots refusés. Il s'en va les épaules basses et rejoint sa Renault 4L. Quel gâchis... vivement Coluche et les restos du cœur !

Resté seul et un peu stupéfait je m'entends encore me faire les réflexions suivantes : Pourquoi cela ? Le valaisan n'aimerait-il que les abricots Luizet de son canton ? Faut-il vraiment détruire des tonnes d'un aliment qui me paraissait en parfait état ? Sont-ce là des méthodes équitables ? Où est la force de négociation pourtant renommée des Israéliens ?

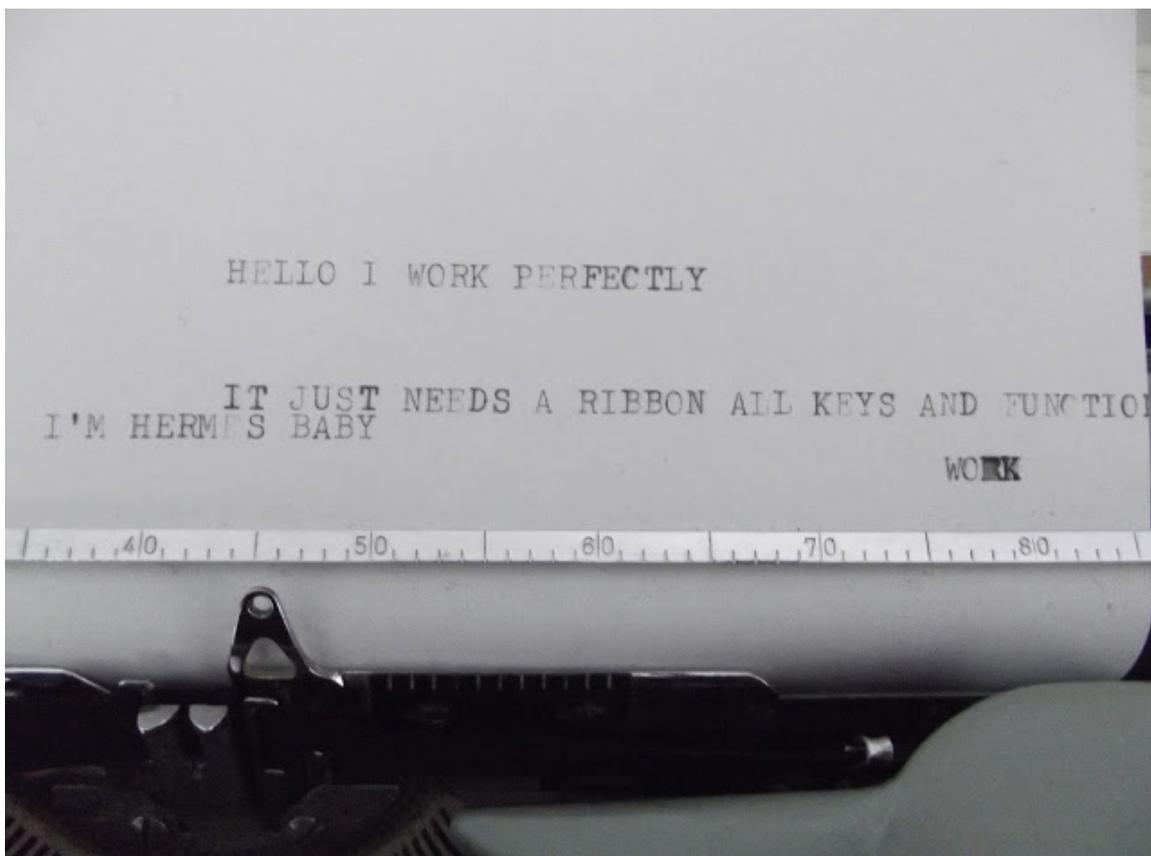
Est-ce la loi du plus fort ? A vous de juger.

Je me consolais en pensant qu'aujourd'hui encore j'avais appris quelque chose. Quelques jours après je retrouvais les abricots à l'étal de la grande surface. 5x le prix d'achat, excusez du peu. Je n'en ai pas acheté.

En toute modestie, j'étais un bon apprenti. Monsieur Pomey m'adorait et me confia dès la première année et en raison de la maladie du responsable, la tête du département IMPORT pendant quelques semaines. J'en fus très fier et m'acquittai de ma tâche avec beaucoup de persévérance et d'application.

Aux cours tout allait bien aussi et j'avais de superbes notes qui firent retrouver le sourire à Papa. Je finis donc mes deux années avec une moyenne de 5,8 sur 6 et une mention très bien. A l'époque il y avait une grande fête de fin d'apprentissage réunissant tous les apprentis de commerce du canton au Palladium. Un concours de dactylographie y était organisé. Il s'agissait de remplir deux pages A4 sur un thème libre, sans faute de frappe ni d'orthographe et le plus vite possible. Je n'étais pas le plus rapide sur le clavier mais mon imagination, mon plaisir d'écrire et mes aptitudes en *ortografe* m'ont permis de gagner le premier prix du concours : une machine à écrire Hermès Baby portative toute neuve fabriquée chez Paillard à Yverdon, présentée dans sa belle boîte amovible.

Papa a été content et Maman fière de son fils.



BONJOUR JE FONCTIONNE PARFAITEMENT JUSTE BESOIN D'UN RUBAN DE TOUTES LES TOUCHES ET FONCTIONS JE SUIS UNE HERMÈS BABY  
WO&SK

Apprentissage terminé, il fallait faire un choix. Continuer comme employé au même endroit sous les ordres d'un nouveau patron italo-suisse, beaucoup plus à cheval sur les principes et très ambitieux puisque ce cher Monsieur Pomey allait devoir prendre sa retraite tout en gardant quelques clients dans le Vully ou le Gros de Vaud, des charcutiers sans doute. On me proposa d'aller travailler au siège social de Zurich pour une année afin de parfaire mes connaissances du métier et ce qui était mon cauchemar : l'allemand. De plus se pointait à l'horizon le service militaire auquel je ne pouvais échapper étant donné mes antécédents patriarcaux. Mais ces deux expériences je vous les conterai au prochain trimestre.

Raconter ma vie a un avantage certain, je n'ai plus besoin de me creuser les méninges pour trouver un nouveau sujet à chaque édition. Tout est dans mes souvenirs... quitte à ce que cela vous ennue.

---

### **Ce n'est pas rien**

S'il y a des moins que rien c'est que « rien » vaut quelque chose  
Puisque même des vauriens parfois offrent des roses  
Avec trois fois rien parfois on en impose  
Et que des petits riens vous rendent moins moroses  
Avoir l'air de rien est déjà métamorphose  
Maman dit ce n'est rien mon chéri mais c'est une ecchymose  
Qu'est-ce que rien du tout si le tout est grandiose ?  
Quelques années de plus ce n'est rien, et voilà la ménopause  
Quelques verres de trop ce n'est rien non plus mais peut-être la cirrhose

Je ne doute de rien même si parfois je n'ose  
Pas chaque trimestre vous proposer ma prose

Rien c'est donc beaucoup de choses CQFD

Je vous dis ça....en fait je ne vous dis rien, puisque je vous l'écris.

Voilà les amis, nous sommes aux portes du printemps que je vous souhaite fleuri et ensoleillé dans vos cœurs. N'ayez peur de RIEN tant que et je l'espère la santé vous accompagne.

Cordialement  
Votre Zouzou